



Samantha Shannon

UN JOUR DE NUIT TOMBÉE

Partie I

J'A
I
LU

UN JOUR DE NUIT TOMBÉE

Partie I

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Le prieuré de l'oranger

- 1 – *Partie I*
- 2 – *Partie II*

Bone Season

- 1 – *Saison d'os*
- 2 – *L'ordre des mimes*
- 3 – *Le chant se lève*
- 4 – *Le masque tombe*

Un jour de nuit tombée

- 1 – *Partie I*
- 2 – *Partie II*

SAMANTHA SHANNON

UN JOUR DE NUIT TOMBÉE

Partie I

ROMAN

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Benjamin Kuntzer



Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur nos réseaux sociaux :



@jailu_editions

@jailu.collection.imaginaire

@jailu.editions

Titre original
A DAY OF FALLEN NIGHT

© Samantha Shannon-Jones, 2023

Cartes et illustrations intérieures
© Emily Faccini, 2023

Pour la traduction française
© Éditions De Saxus, 2023

SOMMAIRE

Cartes	8
Prologue	13
I. L'année du Crépuscule	47
II. Pendant que les dieux dormaient	255
Personnages de l'histoire	479
Glossaire	497
Chronologie	501
Remerciements	507



REINAUME D'INYS

Nurtha

Morga

MER CENDRÉE

Ascalon

Sâth

Offsay

Portlété

Perchette

DÉTROIT DU CYGNE

Perunta

Garaznâ

PLAINE DES VETALDA

Samana

Sadyr

RIVIÈRE HUNDRATH

Crête fumante

UNT



ROYAUME D'YSCALIN

BAIE DES QUARLS

Varuva

Gfuria

Käubuga

RIVIÈRE GAURIE

Les Saurgas

VÂSTE PLAINE
YSCALINE

Dâura

RIVIÈRE ARMAEA

Bois-au-Cerf

mont Effroi

mont Nivnda

Kârkaro

Mont Fruma

Fuseaux

Lames-des-Dieux

Nicos

mont Dindara

LAC JODIQO

DÉSERT

CRAMOISI

mont

Enunsa

Irin

Rumelabur

Bosquet

de pierre

Jrhanya



DOMAINE DU LASIA

Dimuba

RIVIÈRE URUDU

RIVIÈRE MINARA

Majigu

Bassin lasian

Bujato

RIVIÈRE GEDUNYU

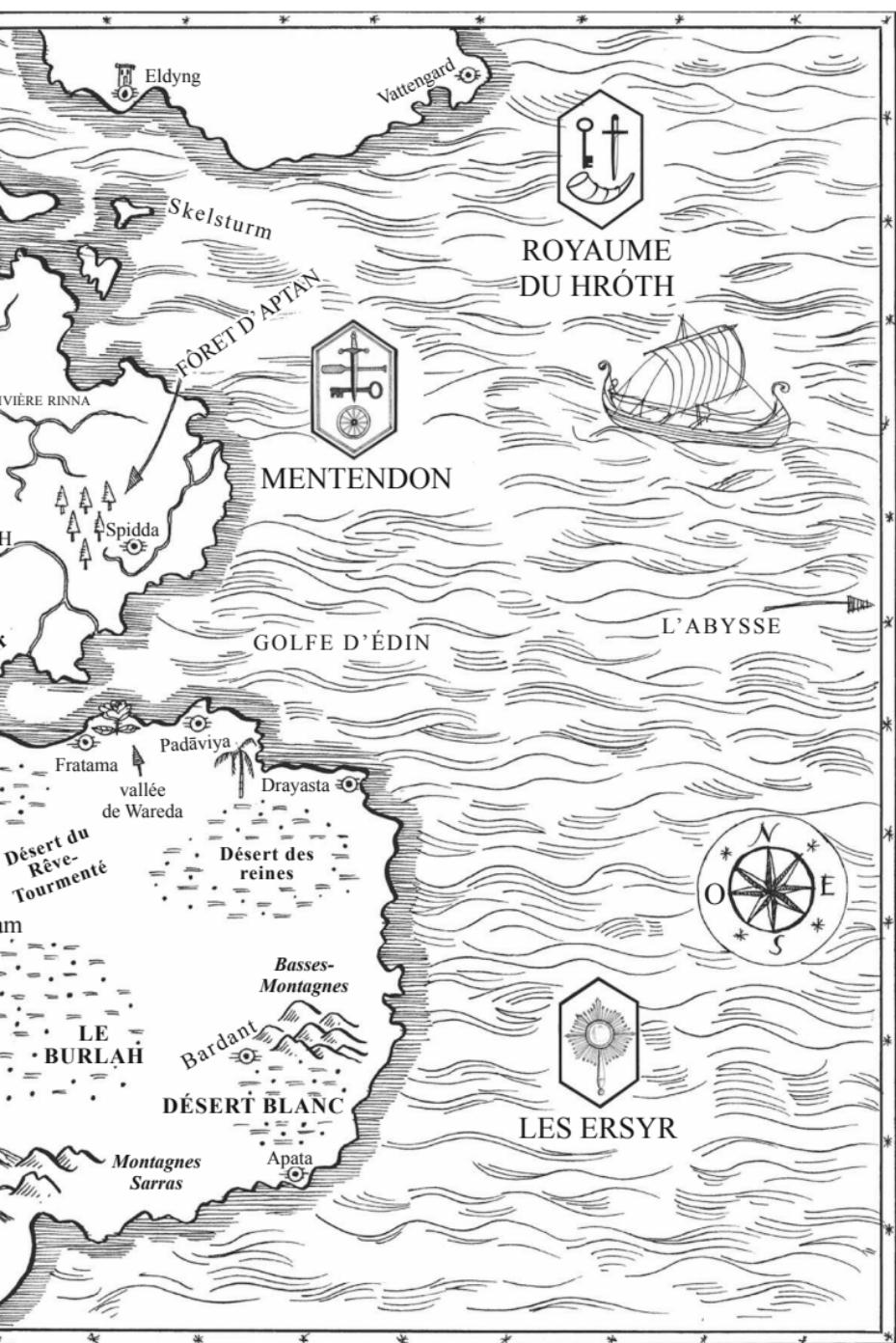
Kûnkrya

col d'Ehar

Monts Uluma

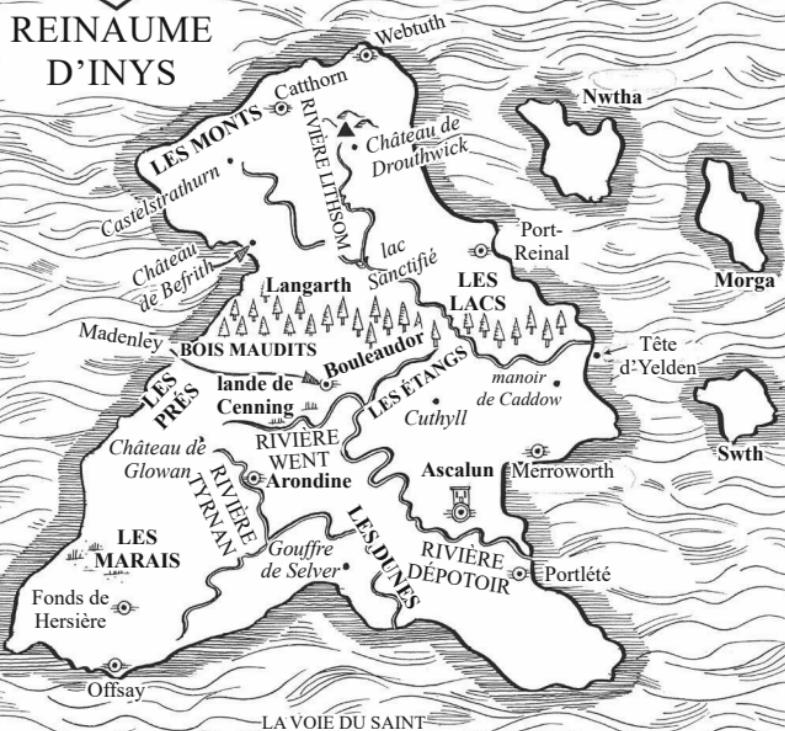
Mont Kiri

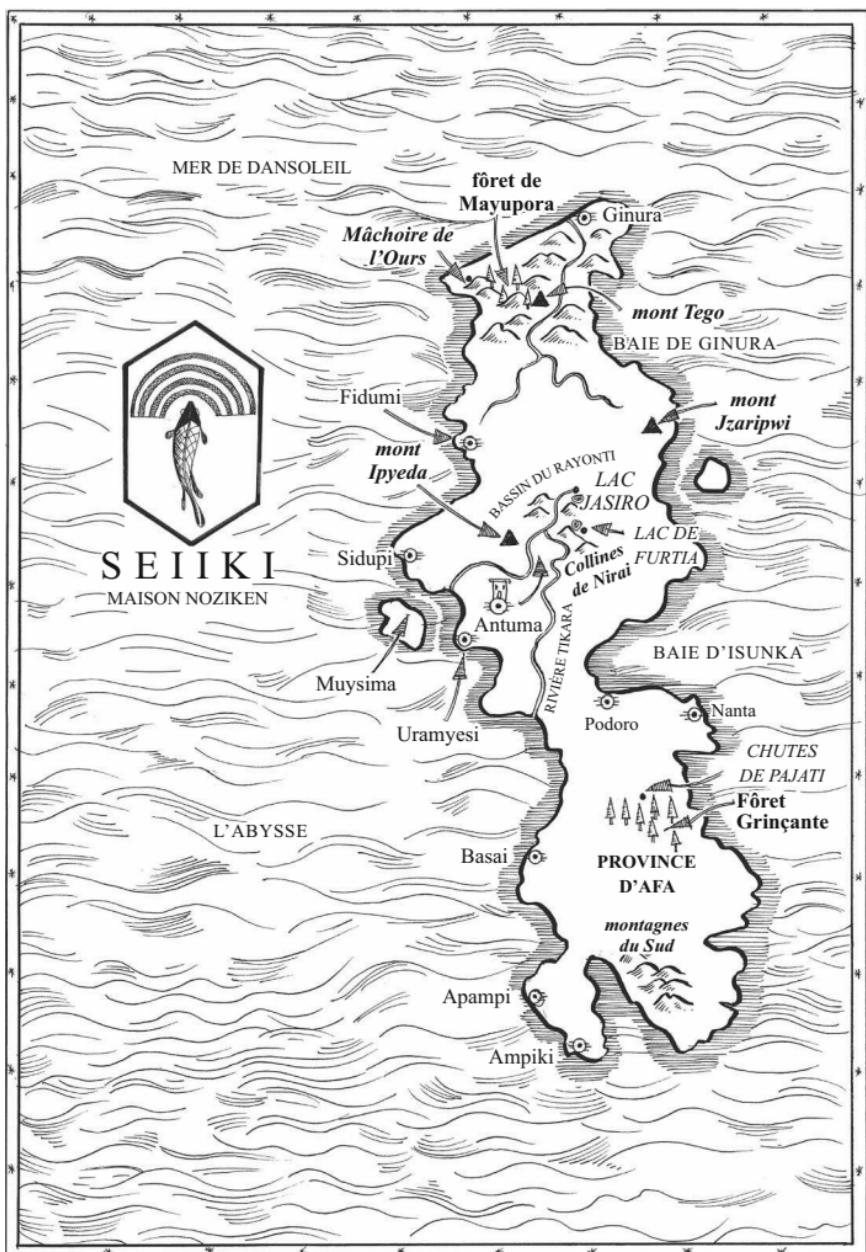
SÉRÉNISSEME RÉPUBLIQUE





REINAUME D'INYS







PROLOGUE

UNORA

Elle s'appelait Dumai, nom issu d'un terme ancien désignant un rêve s'achevant trop tôt. Elle était née au crépuscule des années du Couchant, où chaque jour s'écoulait avec la douceur du miel dans la ville d'Antuma.

Jusqu'à ce que, un printemps, une jeune femme franchît les portes de la cité, portée là par un souhait interdit.

Elle prétendait avoir tout oublié de son passé – à l'exception de son nom : Unora. À en juger par sa tenue poussiéreuse et ses mains calleuses, nul n'aurait pu deviner que son père avait autrefois détenu assez de pouvoir pour faire palpiter la cour dans son sillage.

Nul n'aurait pu deviner ce qu'elle était venue accomplir à la capitale.

En ces temps-là, cultiver l'intérieur aride de la Seiiki était une tâche des plus délicates. Depuis le retrait des dieux, l'île subissait de longues périodes de sécheresse. À distance des cours d'eau réduits à peau de chagrin, le sol se mourait de soif.

Si le gouverneur d'Afa avait été du même bois que les autres hommes, il se serait lamenté d'avoir obtenu ce poste dans une province aride. Au lieu de quoi, il s'échinait quotidiennement à en irriguer les champs. Chaque fois qu'il retournait à la cour, l'impératrice Manai le jugeait un peu

plus inventif et besogneux. Elle lui offrit un manoir à la capitale, où il remit sa fille, Unora, aux bons soins d'une nourrice.

L'impératrice Manai était toutefois souffrante depuis long-temps, et son affection ne guérissait pas. Elle abdiqua plus tôt qu'elle ne l'aurait dû et se retira au mont Ipyeda, laissant son unique enfant accéder au trône.

Quoique encore jeune, le prince Jorodu avait beaucoup appris auprès de sa mère. Sa première décision fut de conquérir le gouverneur d'Afa et de le nommer seigneur fluvial de Seiiki, au détriment de tous ses autres sujets. Pendant une année, ce dernier devint le conseiller le plus fidèle et le plus aimé du jeune empereur.

Son bannissement soudain ne fut donc une surprise pour personne lorsqu'il fut accusé d'avoir réveillé un dieu pour faire prospérer sa province : une seule famille entourait l'empereur, et elle n'admettait personne d'autre dans son cercle proche. Jamais très longtemps.

Leurs domestiques débusquèrent Unora et la jetèrent dans une ruelle sombre. À l'âge de neuf ans, elle se retrouva abandonnée, telle une orpheline sans ressources. Sa nourrice parvint à la ramener à Afa, et le monde entier les oublia pendant dix longues années.

Unora recommença à travailler dans les champs. Elle apprit à supporter le soleil. En l'absence de son père, l'eau avait cessé d'irriguer les champs. Elle planta du millet, de l'orge et du blé, enfonçant les graines dans la terre sèche. Elle s'habitua à avoir la gorge brûlante et des douleurs sourdes dans le squelette. Chaque soir, elle se rendait à l'autel de la colline, consacré au dragon Pajati, et elle tapait dans ses mains.

Un jour, Pajati se réveillerait. Un jour, il entendrait leurs prières et ferait retomber la pluie sur la province.

À terme, elle finit par oublier le temps passé à la capitale. Elle oublia le son d'une rivière, ou la sensation que

procurait un bain dans un bassin froid – mais elle n'oublia jamais son père. Et elle n'oublia jamais qui les avait détruits tous deux.

Les Kuposa, ruminait-elle. Les Kuposa ont causé notre perte.

Au cours de sa vingtième année, la mort s'abattit sur le hameau.

La sécheresse se prolongea pendant des mois, cette année-là. Les ouvriers agricoles placèrent tous leurs espoirs dans leur puits, mais quelque chose en avait souillé l'eau. Tandis que sa vieille nourrice vomissait, Unora resta à son chevet pour lui raconter des histoires – des histoires tournant autour de Pajati, le dieu qu'ils souhaitaient tous voir revenir.

Les villageois emportèrent sa dépouille. Ils furent les suivants à succomber. Au sixième jour, seule Unora vivait encore. Elle s'allongea au milieu de l'éteule, trop assoiffée pour lutter, et attendit la fin.

Alors, le ciel s'ouvrit. La pluie mouilla le sol pareil à un lit de mort – un crépitement qui se mua en averse, rendant la terre meuble et sombre.

Unora cilla pour chasser les gouttelettes. Elle s'assit et joignit les mains en coupe pour recueillir la pluie ; elle but tout son content, submergée par la joie.

L'orage cessa aussi vite qu'il était venu. Unora tituba en direction de la Forêt Grinçante, couverte de boue de la tête jusqu'aux pieds. Pendant des jours, elle but au creux des feuilles ou à même les flaques, mangeant le peu qu'elle trouvait. Même si ses jambes tremblaient, même si un vieil ours se mit à la suivre, elle continua de suivre les étoiles.

Elle aboutit finalement à l'endroit désiré. Derrière les derniers ruissellements d'une cascade somnolait le dragon blanc Pajati – Pajati, le gardien d'Afa, qui octroyait jadis des vœux à qui en payait le prix. Unora chercha la cloche qui le réveillerait, affaiblie par la faim et la soif.

Désormais, elle remettrait son sort entre les mains des dieux.

Leur sommeil était profond, à cette époque. La plupart d'entre eux s'étaient repliés dans des cavernes sous-marines inaccessibles aux humains, mais d'autres avaient choisi de dormir sur la terre ferme. Même si la Seiiki pleurait leur absence, les perturber constituait le plus grand des crimes. Seule la famille impériale disposait de ce droit.

Unora n'éprouvait toutefois plus de peur, car elle n'avait plus rien à perdre.

La cloche était plus grande qu'elle-même – cette cloche vert-de-gris qui éveillerait le gardien, et qu'il ne fallait surtout pas toucher sous peine de mort. Unora s'en approcha. Si elle allait au bout de son action, elle risquerait d'être tuée. Si elle s'interrompait maintenant, il n'y aurait plus que famine et maladie.

Je mérite de vivre.

Cette pensée la frappa tel un coup de tonnerre. Elle avait conscience de sa valeur depuis le jour de sa naissance. L'exil l'avait précipitée à terre, mais elle ne resterait pas là à gésir. Pas un jour de plus.

Elle frappa la cloche. Après des siècles de silence, le son fendit la nuit en deux.

Pajati répondit à l'appel.

Sous les yeux d'Unora, le géant et ses maintes torsades émergèrent de leur grotte. Il était entièrement blanc, depuis ses dents nacrées jusqu'à la pâleur brillante de ses écailles. Unora sentit ses jambes se dérober sous son poids, et elle posa le front au sol.

« L'étoile n'est pas encore venue. » La voix du dragon grondait tel le vent. « Pourquoi me réveilles-tu, fille de la terre ? »

Unora n'était pas capable de signer sa réponse. Nul n'aurait su le faire. Quand Pajati lui tendit la queue, elle l'attraça de ses mains tremblantes. Les écailles divines étaient pareilles à de la glace humide.

Elle n'avait pas le droit de réclamer des présents aux dieux. C'était l'apanage des impératrices, des rois.

« Grand Être, je suis une femme de ta province. Je viens d'un village frappé par la sécheresse. » Elle rassembla tout son courage. « Je te prie de faire pleuvoir, roi des eaux. Je t'en conjure, donne-nous la pluie.

— Je ne peux t'accorder ce vœu. L'heure n'est pas venue. »

Unora n'osa pas lui demander combien de temps il faudrait encore attendre. Cela faisait déjà trop longtemps. « En ce cas, je te demande un moyen de pénétrer dans la cour rayonnante d'Antuma, afin d'implorer l'empereur de sauver mon père de l'exil. Aide-moi à obtenir la miséricorde du Fils de l'Arc-en-ciel. »

Pajati montra les dents. Il était plus brillant que la lune, ses écailles incarnant le lait et les larmes de la nuit.

« Il y a un prix à payer. »

Celui-ci n'était pas moindre, alors que l'eau et le sel s'avéraient si rares et si précieux. Unora ferma les paupières. Elle pensa à son père, à tous les morts de son village, à sa solitude – et malgré ses lèvres craquelées, ses étourdissements dus à la soif, une larme ruissela le long de sa joue.

Fille-de-Neige pleura pour le grand Kviriki, qui comprit que les humains avaient du bon en eux, lui avait expliqué sa nourrice. Mais il fallut qu'elle pleure pour qu'il comprenne qu'elle avait aussi la mer en elle.

Cet avertissement issu de son enfance résonnait en elle. Il la pressait d'accepter la mort qui patientait dans son sillage. Mais le dieu de sa province avait déjà parlé : « Un tour de soleil seulement, pas plus. »

Il lui offrit une larme en échange, la lâchant dans le creux de sa main à la manière d'une pièce. Elle porta l'éclat argenté à ses lèvres.

Elle eut l'impression de mordre la lame d'une fauille. Cette goutte étancha une décennie de soif dans sa gorge, l'éteignant complètement. Pajati ramassa la larme d'Unora de la pointe de la langue, et avant qu'il eût pu lui expliquer toute la nature du marché, elle tomba, évanouie.

Le lendemain, une messagère la trouva au même endroit.
Une messagère venue de la cour rayonnante.

Les femmes du palais ne lui ressemblaient en rien. Leurs cheveux tombaient presque jusqu'au sol, leurs robes étaient dotées de longues traînes évasées. Unora avait envie de se ratatiner pour échapper à leur regard. Ses propres cheveux lui arrivaient aux épaules, tandis qu'une décennie de labeur avait rendu ses mains rugueuses. Des murmures la poursuivirent jusqu'au pavillon de la Lune, où l'impératrice de Seiiki patientait dans une vaste pièce enténébrée.

« J'ai rêvé qu'un papillon dormait près de ces cascades, déclara-t-elle. D'où viens-tu ?

— Je ne m'en souviens pas, Votre Majesté.

— Connais-tu ton nom ?

— Oui. » Son nom était la dernière chose qui lui restait, et elle entendait bien la conserver. « Je m'appelle Unora.

— Regarde-moi. »

Unora obéit, et vit une femme pâle d'environ son âge, dont les yeux curieux et perçants lui évoquèrent ceux d'un corbeau. Elle était coiffée d'une couronne de bulots et de coques. Deux emblèmes ornaient sa robe du dessus : le poisson doré de la maison impériale, sa famille par alliance ; et la cloche en argent du clan Kuposa.

« Tu es très maigre, fit remarquer l'impératrice de Seiiki. Ne conserves-tu aucun souvenir de ton passé ?

— Aucun.

— Dans ce cas, tu dois être un esprit papillon. Une servante du grand Kwiriki. On raconte que ses esprits s'estompent s'ils ne demeurent pas toujours près de l'eau. Ta demeure doit être ici, dans le palais d'Antuma.

— Votre Majesté, ma présence vous couvrirait de honte. Je ne possède rien d'autre que les vêtements dans lesquels je me trouve.

— Les belles toilettes, je peux te les faire coudre ; la nourriture et la boisson, je peux te les fournir. Je ne peux en revanche rien pour te conférer l'esprit et le talent d'une courtisane, ajouta l'impératrice avec un sourire empreint d'ironie. Cela s'apprend avec le temps, mais je peux t'en offrir également. En échange, peut-être porteras-tu bonheur à ma famille. »

Unora s'inclina devant elle, soulagée. Cette impératrice Kuposa n'avait pas la moindre idée de qui elle pouvait être. Si elle voulait atteindre l'empereur, elle devait s'assurer que personne ne le découvre.

Unora attendit son heure. Le temps était une denrée rare, à Afa. Les courtisans employaient le leur à la poésie et à la chasse, aux banquets, à la musique et aux passions amoureuses. Ces arts étaient inconnus d'Unora.

Mais à présent, elle disposait d'autant de nourriture qu'elle n'en pouvait manger, d'autant d'eau qu'elle n'en pouvait boire. En se rétablissant de la longue agonie due à l'indigence, elle pleurait le sort de ceux qui travaillaient dans la poussière tandis que les nobles barbotaient dans des bains privés, buvaient dans des puits sans fond et se promenaient dans des bateaux de plaisance le long du fleuve Tikara.

Elle voulait arranger les choses. Dès que son père l'aurait rejointe, ils trouveraient un moyen.

Tout le monde à la cour prenait Unora pour un esprit. Même lorsque les servantes mangeaient ensemble sous le porche, qu'il était impossible de ne pas évoquer l'extraordinaire beauté du mont Ipyeda, seule l'une d'entre elles – une tendre poétesse, au ventre arrondi par la grossesse – osait lui adresser la parole. Les autres se contentaient de l'observer, en attendant une preuve de ses pouvoirs.

La plupart des nuits d'été, la solitude lui pesait. Assises dans le couloir, les domestiques se coiffaient et conversaient

à voix basse, souffrant de la chaleur. L'impératrice Sipwo faisait souvent signe à Unora d'approcher, mais celle-ci se dérobait.

Elle ne pouvait demander l'aide d'une Kuposa. Seul l'empereur Jorodu pourrait lui porter secours.

La tombée de l'été survint. Quand l'automne teinta les feuilles de rouge et d'or, Unora attendait encore l'empereur, qui n'émergeait que rarement de ses quartiers au sein du Palais privé. Elle avait besoin de lui parler, mais ne l'avait aperçu qu'une seule fois, quand il était venu rendre visite à son épouse – un éclat de col sous des cheveux noirs, le port digne de ses épaules.

Unora se réservait encore.

L'impératrice Sipwo se lassa bientôt d'elle. Unora était incapable de coudre avec des nuages ou de façonne un beau prince à partir d'écume de mer. Pajati ne l'avait dotée daucun pouvoir tangible. Elle fut renvoyée à l'autre bout du Palais privé, dans une chambre exiguë pâtiissant d'une fuite. Même si une domestique veillait à alimenter sa brasière, Unora ne parvenait pas à chasser le froid de la pièce.

À Afa, les gens dansaient pour se réchauffer l'hiver, sans tenir compte des protestations de leur corps. L'heure était venue de recommencer. Le lendemain matin, elle se leva avant l'aube et sortit sur le balcon couvert qui entourait le Palais privé. Le côté nord faisait face au mont Ipyeda.

Unora se posta devant lui, et dansa.

La Grande Impératrice était partie dans cette montagne. Unora espérait la même évasion. Faute de parvenir à approcher l'empereur, elle devrait trouver un autre moyen de sauver son père – mais elle ne savait pas par où commencer. Pour l'instant, elle se contenterait donc de s'échapper là, dans sa danse d'hiver.

À présent que le changement était survenu, il ne s'arrêterait plus. Un soir, elle trouva un message glissé sous sa porte, en compagnie de deux feuilles blanches de saisonnier, d'une perfection absolue.

*Insomniaque, j'errais tout avant l'aube
au désespoir, à l'abandon, je vis
une jeune femme tissée de lune, danseuse.*

*En extase, je rêve et déambule,
guettant le point du jour, j'aspire
à la revoir, dansante et riante.*

Quelqu'un l'avait vue. Elle aurait dû s'en sentir gênée, mais elle était si seule, et elle avait si froid. Elle demanda à la messagère de revenir avec une pierre à encre, un pinceau et une verseuse.

Dans les provinces, l'eau ne pouvait être gaspillée pour dissoudre l'encre ; elle se sentait toujours coupable de l'employer à ces desseins. Toutefois, son père lui avait enseigné l'écriture, en grattant des caractères dans la terre. Son pinceau imita le flux et le reflux du poème initial, et elle rédigea sa réponse sans effort.

*Insatiable, je danse avant chaque aube
le corps gelé. Jamais je n'ai perçu
mon témoin dans les ombres, écrire.*

*Hagarde, je m'échappe au matin,
me demandant qui regarde. Pourtant
je retourne sous la neige, souriante.*

Quand elle eut terminé, elle glissa son poème sous sa porte, et la messagère l'emporta.

Elle ne reçut d'abord pas de réponse. Unora se résolut à ne pas y songer, mais le désir, une fois éveillé, s'avérait difficile à réprimer – le désir d'être vue. Un deuxième poème récompensa finalement sa patience, le soir précédent le jour des Insomniaques. Unora porta la missive à ses lèvres.

La neige tomba sur la cité. Il y eut d'autres lettres, souvent accompagnées d'un cadeau : de jolis pinceaux, un peigne doré orné d'un coquillage, du bois parfumé pour sa

brasière. Lorsque deux des domestiques passèrent devant son nouveau logis, souriant de son infortune manifeste, Unora leur sourit en retour, sans amertume, car elle savait que l'amour tapissait le sol de sa chambre.

Quand il vint la voir, elle l'invita à entrer. Ses vêtements ne révélaient rien de sa personne. Elle lui fit traverser la pièce, jusqu'à l'endroit où les rayons de lune éclairaient le plancher. De ses doigts fins et épargnés par le labeur, il vint rapidement à bout de sa large ceinture. Quand il perçut sa froideur éternelle, il tenta de lui chauffer les mains de son souffle. Elle lui sourit, et il sourit en retour.

De nombreuses rencontres s'ensuivirent. Pendant des semaines, il vint la voir de nuit, rédigeant des vers sur sa peau, et elle lui montra comment prédire le climat. Il lui lut des histoires et des récits de voyageurs à la lumière vacillante d'une lampe à huile. Elle lui apprit à coudre et à tisser, lui enseigna des chants d'ouvriers de son village. Ils vécurent dans l'ombre et à la chaleur du feu, sans jamais se voir complètement.

Il ne lui révéla pas son nom. Elle l'appela son Prince dansant, lui sa Fille-de-Neige. Il lui chuchota qu'il devait s'agir d'un rêve, car un tel bonheur ne pouvait exister que dans un songe.

Il avait raison. Dans l'histoire, le Prince dansant se dissolvait au bout d'un an, laissant Fille-de-Neige seule.

Au matin précédent la tombée de l'hiver, une domestique déposa son repas devant Unora. Celle-ci porta le bol de soupe brûlante à ses lèvres, se crispa avant même de toucher le liquide. La fumée portait l'odeur de l'aile noire, une feuille qui poussait naturellement dans sa province. Elle en avait déjà consommé, par choix.

Cela empêchait un enfant de prendre racine, curetait l'utérus.

Unora se tint le ventre. Elle se sentait particulièrement fatiguée et sensible depuis quelque temps, avait tendance à vomir dans son pot de chambre. Quelqu'un avait deviné la vérité avant qu'elle la soupçonne elle-même.

Les enfants d'un seul homme pouvaient représenter une menace contre l'ordre des choses. Elle comprit alors, à présent qu'il se trouvait loin de la cour. Il était trop tard pour lui demander de gracier son père. Trop tard pour tout. Il ne lui restait plus qu'à protéger cet enfant – un enfant qu'elle décida de garder, en cet instant de douce amertume.

Elle vida discrètement la soupe dans le jardin et sourit à la servante qui revint chercher le bol.

Cette nuit-là, Unora d'Afa quitta la cour. Elle se dirigea vers la montagne sacrée, n'emportant qu'un peigne doré et son secret. Si quelqu'un l'avait vue, il aurait juré avoir aperçu un spectre aquatique accablé par le deuil.

SABRAN

Elle avait été baptisée Glorian pour renforcer sa dynastie à Ascalun, Couronne de l'Ouest. Tel était le petit nom de la cité – jusqu'au Siècle du Mécontentement, où l'Inys avait été successivement dirigée par trois reines faibles.

Sabran V avait été la première de la série. Couronnée depuis le jour où elle avait été séparée de sa mère, elle était grisée de savoir que sa simple existence empêchait le Sans-Nom de revenir. À ses yeux, il n'était que justice de se récompenser quotidiennement pour ce service.

Les Vertus de la Chevalerie n'avaient aucune emprise sur cette reine. Son avidité ne connaissait aucune tempérance, sa richesse aucune générosité, son désir de miséricorde aucune justice. Elle doubla les impôts, vida son trésor et, en une décennie, son royaume n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été. Ses sujets la surnommaient la reine Mistigri, car elle aimait jouer avec ses ennemis comme un chat avec une souris.

Il n'y eut point de révolte. Seulement des murmures et des craintes. Après tout, les Inyssiens savaient que sa lignée constituait la principale entrave retenant le Sans-Nom. Seules les Berethnet pouvaient tenir le wyrm en respect.

Néanmoins, n'ayant pour seul exemple que cette piteuse reine, le peuple perdit bientôt toute fierté en sa capitale. Chiens, rats et porcs couraient en toute liberté. Des immondices engorgeaient le fleuve, dont elles ralentissaient le débit, au point que les habitants le rebaptisèrent le Dépotoir.

Au cours de sa quarantième année, la reine se rappela qu'elle avait un devoir à accomplir envers son reinaume. Elle épousa un noble de l'Yscalin, dont le cœur lâcha peu après la cérémonie. Les conseillers de la reine prièrent pour la voir mourir en couches, mais elle sortit triomphalement de sa salle d'accouchement, laissant une fillette replète beugler dans son sillage – un nouveau maillon venait d'être ajouté à la chaîne, soumettant la bête pour une génération supplémentaire.

La reine prit un malin plaisir à se moquer de l'enfant, considérant sa fille comme une pâle imitation d'elle-même ; Jillian devint ainsi une jeune femme d'abord dure et amère, puis cruelle. Elle ne laissait rien passer à sa mère, et toutes deux se disputaient comme un couple de corneilles. Sabran offrit la main de sa fille à un ivrogne imbécile, et bientôt Jillian accoucha à son tour.

Marian était une âme fragile, n'osant jamais élever la voix au-delà du simple murmure. Ses proches l'ignoraient copieusement, et elle en savait gré au Saint. Elle mena une vie discrète, se maria discrètement, et tomba enceinte dans la plus grande discrétion.

Une troisième princesse naquit dans cette maison sur le déclin.

Cette dernière fut aussi nommée Sabran, pour satisfaire sa bisaïeule tyrannique. Elle n'émettait aucun son, mais une ride creusait son front minuscule et sa lippe saillait copieusement.

« Par le Saint, la pauvre agnelle, commenta la sage-femme. Voyez comme elle a l'air sévère. »

Marian était trop lasse pour s'en soucier.

Peu après la naissance, la reine Mistigri daigna lui rendre visite, accompagnée de la princesse héritière. Marian se ratatina devant elles.

« Vous l'avez nommée comme moi, hein ? » La reine aux cheveux désormais blancs la railla. « Vous me flattez, petite souris. Mais voyons d'abord si votre progéniture vaut mieux que vous, avant de nous livrer à des comparaisons. »

Comme souvent dans sa vie, Marian Berethnet regretta que la terre ne pût s'ouvrir pour l'engloutir tout entière.

Toutefois, la jeune Sabran n'était pas terrifiée comme sa mère, aigrie comme sa grand-mère, ni cruelle comme son arrière-grand-mère. Elle se comportait avec détermination et dignité, sans jamais s'abaisser au sarcasme.

Elle s'efforçait de rester seule aussi souvent que possible, ou avec ses dames de compagnie, en qui elle avait toute confiance. Ses précepteurs lui inculquèrent les valeurs de la Vertu, et quand elle eut parfaitement assimilé ces leçons, ils lui apprirent à peindre, à chanter et à danser. Ils accomplirent tout cela dans le plus grand secret, car la reine détestait voir d'autres Berethnet heureuses – et les voir apprendre à gouverner.

Pendant dix ans, toute la cour garda les yeux rivés sur la plus jeune des quatre.

Ses dames étaient les premières à espérer qu'elle pût être leur sauveuse. Elles voyaient cette ride qui ne quittait jamais l'espace entre ses sourcils. Elles l'accompagnaient jusqu'aux portes du château, où la princesse faisait le bilan des têtes en putréfaction, serrant les dents avec répugnance. Elles étaient là quand la reine Mistigri essaya de la briser, le jour où elle se réveilla pour la première fois avec du sang sur ses draps.

« On m'a dit que vous étiez prête à donner naissance à vos propres rejetons aux yeux verts, lui lança la vieille reine. N'ayez crainte, mon enfant... je ne laisserai pas votre beauté dépérir sur pied. » Son visage était telle la peau du lait, avec ses rides tapissées de poudre. « Rêvez-vous de devenir reine, mon agnelle ? »

Lady Sabran se leva alors au cœur de la salle du trône, face aux deux cents courtisans. « Jamais de la vie, Majesté, répondit-elle d'une voix douce et claire. Car je ne pourrais

l'être que si vous n'étiez plus sur le trône. Ou, le Saint nous en préserve... si vous étiez morte. »

Une onde de murmures parcourut l'assemblée.

Imaginer la mort de la souveraine relevait de la trahison, alors en parler... La reine le savait parfaitement. Elle savait aussi qu'elle ne pouvait occire sa petite-fille, car elle mettrait simultanément fin à sa lignée et à son pouvoir. Elle n'eut pas le temps de répliquer que l'enfant partit, suivie de ses dames de compagnie.

À cette époque, la reine Mistigri régnait depuis plus d'un siècle. Pendant trop longtemps, nul n'avait osé imaginer un monde libéré de sa personne, mais à compter de ce jour, les domestiques se mirent à surnommer dame Sabran – toujours à mi-voix – la Petite Reine.

Le tyran finit par mourir dans son lit, à l'âge de cent six ans, couvert de la meilleure soie ersyrienne, de l'or lasian à tous les doigts. Jillian III fut la prochaine souveraine à s'asseoir sur le trône de marbre, mais rares furent ceux qui se réjouirent de son couronnement. Ils savaient que Jillian s'emparerait de tout ce que sa mère lui avait refusé.

Moins d'un an après sa prise de fonction, un homme se glissa dans la salle où dînait la reine. Sa défunte mère l'avait tant fait torturer qu'il avait sombré dans la folie. Il poignarda Jillian en plein cœur, la prenant pour sa tortionnaire. Elle fut inhumée près de la Mistigri dans le sanctuaire des Reines.

Marian III porta la couronne tel un serpent venimeux. Elle refusait de recevoir les pétitionnaires venus querir l'aide de leur souveraine. Elle redoutait même ses propres conseillers. Sabran pressa sa mère de faire preuve de plus de fermeté, mais Marian avait bien trop peur de l'Inys pour la diriger. Une fois de plus, il y eut des grondements – pas seulement de mécontentement, mais de rébellion.

Le sang évita le sang, car une guerre éclata alors au Hróth.

Le Nord enneigé avait toujours paru étrange aux Inyssiens. Certaines années, le peuple du Hrót s'adonnait au négoce ; d'autres, des pillards, descendaient sur leurs verrats pour brûler et mettre à sac les villes du royaume.

À présent, de l'autre côté des cascades de glace et des forêts profondes, les clans prenaient les armes pour venir massacrer l'ennemi.

Tout commença avec Verthing Lamesang, qui convoitait l'Askrdal, le plus grand des douze domaines. Quand sa cheffe de clan refusa une alliance, il la tua, s'emparant de ses terres pour son propre clan. Ceux qui avaient aimé Skiri Longpas réclamèrent vengeance, et bientôt la querelle s'étendit à tout le Hrót.

Au milieu de l'hiver, alors que le sang continuait de rougir la neige, de nouvelles rixes éclatèrent au Sud, sur la terre paisible de Mentendon. Une crue dévastatrice venait de frapper ses côtes, submergeant des colonies entières, et Heryon Vattenvarg, le roi de mer, le plus robuste de tous les pillards hróthins, en profita pour attaquer. Le Hrót étant en guerre, il était allé chercher une herbe plus verte ailleurs, et avait trouvé un territoire inondé. Cette fois, il ne comptait pas piller, mais s'installer.

En Inys, Sabran Berethnet écouta le conseil des Vertus se chamailler au sujet de la marche à suivre. En bout de table, sa mère demeurait austère et silencieuse, voûtée sous sa couronne.

« Je suis d'avis de ne pas nous mêler de la guerre dans le Nord, lui glissa Sabran en privé, mais d'aider les Mentendoniens à chasser ce Vattenvarg en échange de leur conversion. L'Yscalin pourrait leur prêter des armes. Imaginez comme le Saint serait heureux – un troisième royaume acquis à sa cause.

— Non. Nous ne devons pas provoquer le roi de mer, répliqua Marian. Ses guerriers de sel massacrent sans vergogne, alors même que les Mentes sont encore sous le choc de cette terrible inondation. Je n'avais jamais eu vent d'une telle cruauté gratuite.

— Si nous ne les aidons pas maintenant, Vattenvarg va les écraser. Ce n'est pas un pillard ordinaire, mère, s'impomba Sabran. Vattenvarg veut usurper le trône de la reine de Mentendon. Et enhardi par la victoire, il risque fort de s'en prendre à l'Inys dans la foulée. Vous ne comprenez donc pas ?

— Il suffit, Sabran. » Marian se pressa les tempes. « Je vous en prie, mon enfant, laissez-moi. Je n'arrive pas à réfléchir. »

Sabran obtempéra, mais se rebiffa intérieurement. Elle avait seize ans, et toujours pas son mot à dire.

Avant l'été, Heryon Vattenvarg avait déjà la mainmise sur l'essentiel de Mentendon, et régnait depuis une nouvelle capitale, Brygstad. Il accapara cette terre pour le clan Vatten. Affaiblis par la crue, la famine et le froid, les Mentendoniens rendirent les armes et ployèrent le genou. Pour la première fois de l'histoire, un barbare s'était emparé d'un royaume.

Deux ans après la conquête du territoire, la guerre prit fin au Hrót. Les chefs de clan avaient juré fidélité à un jeune guerrier venu de Bringard, qui s'était attiré leurs faveurs grâce à son esprit affûté et à sa force colossale. C'était lui qui avait abattu Verthing Lamesang, vengeant ainsi Skiri Longpas ; lui qui avait uni les clans comme personne auparavant. Bientôt, l'Inys apprit que Bardholt Hraustr – fils bâtard d'une tailleuse d'os – régnerait comme le premier roi du Hrót.

Il traverserait aussi la mer pour venir rencontrer la reine inyssienne.

« La dynamique est parfaite, persifla sèchement Sabran en découvrant la missive. À présent, deux pays voisins sont dirigés par des bouchers impies. Si nous étions venus en aide aux Mentes, il n'y en aurait qu'un seul.

— Par le Saint. Nous sommes perdus. » Marian se tordait les mains de désespoir. « Qu'attend-il de nous ? »

Sabran le devinait sans peine. À l'instar des loups qui rôdaient dans leurs forêts, les Hróthins pouvaient sentir

l'odeur du sang, et le reinaume d'Inys n'était pas encore rétabli.

« Le roi Bardholt s'est longtemps battu pour obtenir sa couronne. Je suis sûre qu'il ne tient pas à poursuivre les hostilités, déclara-t-elle pour rassurer sa mère. Et dans le cas contraire, l'Yscaline sera de notre côté. » Elle se leva. « J'ai foi en le Saint. J'attends ce bâtard de pied ferme. »

Bardholt Combathardi – l'un de ses nombreux noms au Hróth – arriva en Inys sur un vaisseau noir baptisé *Le Gouvernail du Matin*. La reine Marian envoya son époux à sa rencontre. Elle arpenta toute la journée la salle du trône, ses tresses se balançant au rythme de ses pas. Elle portait une robe vert forêt et ivoire, au milieu de laquelle elle disparaissait complètement. Sabran contrebalançait son agitation par un immobilisme absolu.

Lorsque le roi du Hróth apparut, suivi par ses serviteurs, toute la cour se figea autour de lui.

Les Nordiens portaient de grosses fourrures et des bottes en peau de bouc. Le roi était habillé comme ses sujets. Sabran était grande, mais même en se hissant sur la pointe des pieds, elle n'aurait sans doute pas atteint son menton. Une épaisse chevelure blonde coulait jusqu'à la taille du guerrier. Elle lui donnait une petite vingtaine d'années, mais il pouvait aussi bien avoir son âge et être tanné par les exigences de la guerre.

Le conflit était gravé sur son visage bronzé aux traits bien dessinés. Une cicatrice partait de sa tempe gauche pour rejoindre le coin de sa bouche ; une autre marquait sa pommette droite.

« Marian Reine. » Il plaqua son poing énorme contre sa poitrine. « Je suis Bardholt Hraustr, roi du Hróth. »

Sa voix était grave et quelque peu rugueuse. Elle provoqua un frisson à Sabran, de même que sa couronne : même

de loin, elle parvenait à deviner les morceaux d'os qui la constituaient.

« Bardholt Roi, répondit Marian. Soyez le bienvenu en Inys. » Elle s'éclaircit la gorge. « Nous vous félicitons pour votre victoire dans le Nurthernold. Nous sommes heureux de savoir la guerre terminée.

— Pas autant que moi. »

Marian fit tourner ses bagues. « Voici ma fille, lady Sabran. »

Celle-ci se redressa. Le roi Bardholt lui jeta un coup d'œil fugitif, puis la regarda de nouveau, beaucoup plus attentivement.

« Ma dame », la salua-t-il.

Sans le quitter des yeux, Sabran fit la révérence, les manches claires de sa robe venant caresser le sol. « Messire, ce reinaume vous assure de toute son estime. Que le feu brûle dans votre âtre et que la joie rayonne dans votre palais. »

Elle s'exprima dans un hróthin parfait. Il haussa les sourcils. « Vous parlez ma langue.

— Un peu. Et vous la mienne.

— Un peu. Feu ma grand-mère était inyssienne, de Cruckby. J'en ai appris autant que nécessaire. »

Sabran inclina la tête. Cela n'aurait pas été nécessaire du tout si ce roi n'avait eu des vues sur l'Inys.

Bardholt reporta alors son attention sur la reine, mais au cours de leur échange de civilités, son regard dériva plusieurs fois vers Sabran. Celle-ci sentit ses poignets et ses doigts se réchauffer sous ses manches.

« Soyez sans crainte, déclara-t-il. La violence ayant fait rage sur mon territoire ne s'étendra pas davantage, à présent que Lamesang est mort. Je possède tout le Hróth – et bientôt tout Mentendon, lorsque Heryon Vattenvarg m'aura prêté allégeance. Ce qu'il se doit de faire, en tant que Hróthin. » Il se fendit d'un sourire révélant une denture complète. Sabran se dit que cela ne devait pas être fréquent, en temps de guerre. « Je ne cherche qu'une amie en l'Inys.

— Et nous acceptons votre amitié, répliqua Marian avec un soulagement si prononcé que Sabran put presque le humer. Que nos royaumes vivent en parfaite harmonie, aujourd’hui et à jamais. » À présent que le danger semblait être écarté, elle paraissait plus calme. « Notre castellan a préparé le corps de garde à l’intention de votre escorte. J’imagine que vous voudrez regagner le Hrót h très bientôt – même si nous serions très honorés de vous garder ici pour célébrer le Banquet de la Communion, qui tombe dans une semaine tout juste.

— Tout l’honneur serait pour moi, Majesté. Ma sœur et mes chefs de clan géreront les affaires courantes en mon absence. »

Il fit la révérence et sortit à grands pas de la salle du trône.

« Par le Saint. Il n’était pas censé accepter cette invitation. » Marian semblait nauséeuse. « J’ai proposé par pure courtoisie.

— Vos courtoisies seraient-elles donc creuses, mère ? s’étonna Sabran froidement. Le Saint n’approuverait pas.

— Non, plus tôt il partira, mieux ce sera. Il découvrira les trésors de nos sanctuaires et voudra s’en emparer. » Quand la reine se leva, l’une de ses dames lui saisit le bras. « Protégez-vous bien dans les jours qui viennent, ma fille. Je ne supporterai pas de vous voir enlever en échange d’une demande de rançon.

— J’aimerais bien les voir essayer », rétorqua Sabran avant de partir à son tour.

Ce soir-là, après que ses dames eurent accompli la tâche fastidieuse consistant à lui laver les cheveux, Sabran resta assise auprès du feu à repenser à ce que le roi du Hrót avait dit. Ses paroles avaient trahi la vérité.

Le sang a assez coulé pour le moment.

« Florell, toi qui connais tous les secrets. » Elle plongea les yeux dans ceux de sa plus proche amie. « Le roi Bardholt a-t-il une fiancée ?

— Pas que je sache, répondit Florell sans cesser de la peigner. Mais je ne doute pas qu'il ait des maîtresses, à la manière dont il se comporte. Ils ne suivent pas les préceptes du Chevalier de la Vertu, là-bas.

— Non, en effet », confirma Sabran. Une bûche s'écroula dans la cheminée. « Est-il un homme de foi ?

— J'ai ouï dire que les Hróthins vénéraient les esprits de glace et les dieux sans visage qui résident dans les forêts.

— Mais tu ne sais rien de *sa* foi ? »

Florell, qui s'acharnait sur un nœud récalcitrant, ralentit ses mouvements. « Non, admit-elle d'un ton pensif. Pas un mot là-dessus. »

Sabran y réfléchit quelques instants. Alors qu'une idée se formait dans son esprit, elle décréta : « Je dois le recevoir en audience privée. »

Dans le coin de la pièce, Liuma posa ses travaux d'aiguille. « Sabran, il a ôté de nombreuses vies, lui rappela-t-elle en yscaline. Il n'a pas sa place au Halgalant. Pourquoi vouloir vous entretenir avec lui ?

— Pour lui faire une proposition. »

Seul le crépitement des flammes vint briser le silence qui s'ensuivit. Lorsque Liuma comprit, elle prit une brusque inspiration.

« Pourquoi ? s'étonna Florell un court instant plus tard. Pourquoi lui ?

— Cela placerait un nouveau royaume sous l'écu sacré – deux, si Heryon Vattenvarg s'agenouille devant lui, expliqua Sabran doucement. Le roi de mer n'aurait d'autre choix que de se soumettre, si Bardholt était de notre côté. »

Florell s'affissa sur sa chaise. « Par le Saint, c'est certain. Sabran, vous avez raison.

— Votre mère ne serait jamais d'accord, chuchota Liuma. Ourdiriez-vous tout ceci derrière son dos ?

— Pour l'Inys. Mère a peur de son ombre, affirma Sabran d'un air sombre. Vous devez bien comprendre ce qui va se produire ensuite. Bardholt ou Heryon voudront

s'emparer du reinaume pour affirmer leur puissance face à leur rival.

— Bardholt a promis de ne pas nous attaquer, lui rappela Florell. Il paraît que les Hróthins respectent toujours leurs engagements.

— Bardholt Hraustr n'est pas taillé dans la même glace que ses ancêtres. Je peux toutefois m'assurer qu'il ne représente pas une menace. » Sabran se tourna vers ses dames de compagnie. « Voilà plus d'un siècle que la reine Mistigri a semé la graine de la discorde en Inys. Les racines sont désormais trop profondes pour nous permettre de remporter une guerre contre les païens. Je serai tisseuse de paix. Je sauverai la maison Berethnet et m'assurerai qu'elle en ressorte plus puissante que jamais – à la tête de quatre royaumes dédiés au Saint et à la Demoiselle. Nous régnerons sur la mer Cendrée. »

Florell et Liuma engagèrent une conversation silencieuse. La première finit par s'agenouiller devant Sabran pour lui baisser la main.

« Nous y veillerons, avança-t-elle avec détermination. Ma dame. Ma reine. »

Peu avant l'aube, Sabran se glissa hors de sa chambre à coucher, s'habilla pour monter à cheval et laissa Florell et Liuma pour dissimuler son absence. Elle sortit discrètement sur le domaine du château, entre les fleurs sauvages et les chênes. Jamais, en dix-huit années d'existence, ne s'était-elle aventurée si loin sans ses gardes.

C'était peut-être de la folie. Tout comme son idée – une idée dangereuse et inconsidérée, tapie en elle telle une vipère prête à planter ses crochets dans un roi. Si elle parvenait à le convaincre, elle changerait la face du monde.

Saint Tout-Puissant, donne-moi la force. Ouvre-lui les oreilles.

Le soleil était presque levé quand Sabran aperçut le lac et les païens qui se baignaient dans ses hauts-fonds. Quand il la vit, le roi repoussa les cheveux qui lui tombaient dans les yeux et barbota jusqu'à elle, le torse nu. Ses muscles roulaient sous sa peau couturée.

Lorsqu'il atteignit la berge, elle faillit se décourager. Il s'arrêta juste assez loin pour qu'elle puisse le regarder en face sans avoir à tordre le cou.

« Lady Sabran, la salua-t-il, pardonnez ma tenue. J'ai l'habitude de me baigner à l'aube pour me tonifier.

— À condition que vous me pardonniez de vous avoir fait venir jusqu'ici sans cérémonie.

— L'audace est une qualité chère aux guerriers.

— Je ne suis pas une guerrière.

— Pourtant, je constate que vous êtes venue armée. » Il désigna la lame à sa ceinture. « Vous devez me craindre.

— J'ai entendu quelqu'un vous surnommer Patte-d'Ours. Il serait ridicule d'affronter un ours désarmée. »

Pendant un instant de tension, il la considéra sans rien dire, telle une bête sur le point de bondir. Puis il réprima un glouissement guttural. « Alors, allez-y, déclara-t-il en croisant ses bras colossaux. Parlez. »

L'eau faisait scintiller son torse. Sa voix polissait les sens de la princesse. Elle humait la douce odeur du gaillet et de l'herbe, sentait l'or martelé de son bracelet à l'endroit où son poignet l'avait chauffé.

« J'ai une proposition à vous faire, avoua-t-elle enfin. Que je dois formuler en confidence. » Elle s'approcha d'un pas. « On m'a dit que les liseuses de neige n'avaient pas encore déclaré de religion pour le tout jeune royaume du Hróth.

— En effet.

— J'aimerais savoir pourquoi. »

Il soutint son regard sans ciller. Ses yeux étaient d'une vive couleur noisette, plus dorés que verts.

« Mon frère a été assassiné au cours de la guerre », déclara-t-il.

Sabran n'avait pas porté le deuil de sa grand-mère et doutait de pleurer ses parents très longtemps. Toutefois, elle imaginait que perdre un être cher devait être aussi douloureux qu'une pointe de flèche logée dans le corps. La vie trouverait le moyen de croître autour de cette plaie, mais la cicatrice demeurerait, toujours douloureuse.

« Quand je l'ai retrouvé, des corbeaux se repaissaient de ses yeux, poursuivit le roi Bardholt. Verthing Lamesang lui avait tranché la gorge avant de l'abandonner comme une vieille fourrure. Mon jeune neveu n'a échappé au même sort qu'en sectionnant sa propre main. » Il serra les dents. « Mon frère n'était qu'un enfant. Un innocent. Aucun dieu ni aucun esprit digne de mes prières n'aurait autorisé son trépas. »

Seul le bruissement des arbres voisins se fit entendre pendant les secondes qui suivirent. Si Sabran était née païenne, elle aurait peut-être cru que quelque chose en ces chênes avait entendu la duplicité du roi.

Je dois frapper maintenant, et avec force, ou il sera trop tard.

« En Inys, nous ne répondons plus à de telles croyances. Nous honorons la mémoire d'un homme – mon ancêtre – et vivons conformément à ses Six Vertus. Comme vous, le Saint était un guerrier, sur une terre peuplée de petits royaumes belliqueux. Comme vous, il les a tous unis sous une même couronne.

— Et comment s'y est-il pris, votre Saint ?

— En terrassant un dangereux wyrm, gagnant ainsi le cœur de la princesse Cléolind du Lasia. Celle-ci a alors délaissé ses anciens dieux pour se tenir à ses côtés. » Le vent faisait tournoyer de longues mèches de cheveux arrachées à son bandeau. « L'Inys et l'Yscaline sont unies dans leurs louanges. Joignez-vous à nous. Engagez le Hróth dans les Vertus de la Chevalerie. Avec deux monarchies ancestrales à vos côtés, le roi de mer n'aura d'autre choix que de se soumettre à vous.

— Heryon le fera quoi qu'il advienne, se contenta-t-il de répondre.

— Emporter sa loyauté de force impliquerait une nouvelle guerre. De nombreux morts. Y compris des enfants.

— Vous en appelez à mon cœur.

— Plus que vous ne l'imaginez. » Sabran haussa les sourcils. « Vous ne pourrez pas m'épouser à moins de vous convertir. »

Cela le fit sourire. Un sourire certes sinistre, qui ne manquait cependant pas de chaleur.

« Qu'est-ce qui vous fait croire que je veux vous épouser, lady Sabran ? » Son nom produisait le son d'un raclement sombre dans sa gorge. « Comment savez-vous que je n'ai pas déjà pris femme dans mon propre royaume ?

— Parce que j'ai vu votre manière de me regarder dans la salle du trône. » Il n'avait pas dit *non*. « Et combien de fois vous l'avez fait. »

Le roi Bardholt ne répondit rien. Sabran resta bien droite, car elle n'était pas sa mère.

« Je pense, reprit-elle, que vous êtes le type d'homme à toujours obtenir ce qu'il désire. Cette fois, vous n'aurez pas à vous en emparer par le sang et la force. Je vous l'offre sur un plateau. Devenez mon époux.

— Votre religion est née d'une histoire d'amour. Suis-je le païen de cette histoire, ou le grand tueur ? »

Sabran ne flancha pas. Elle s'imaginait tel un hameçon dans l'eau, attendant le poisson qui lui tournait autour.

« Il paraît que les reines Berethnet ne donnent vie qu'à un enfant, dit-il enfin. Depuis toujours, à en croire les chansons. J'aurai besoin d'un héritier au Hróth, afin de consolider la maison Hraustr.

— Vous avez une sœur. Et celle-ci a un fils. Avec le soutien de la Vertu, votre nouvelle maison sera inexpugnable. » Elle dressa le menton. « Je sais que vous devrez convaincre les liseuses de neige d'accepter le Saint. Je sais que les Six Vertus vous sont encore étrangères – mais votre royaume est

exsangue, Combathardi. Le mien également. Épousez-moi, afin de refermer nos blessures. »

Il mit un long moment à réagir, puis tendit la main vers la hanche de Sabran. Le cœur de celle-ci s'emballa lorsque le roi tira la petite lame de son fourreau.

Il allait la poignarder sur place, et il n'aurait plus qu'à cueillir l'Inys.

« Je vais consulter les liseuses de neige, promit-il. Si nous décidons d'adopter vos traditions, je le jurerai par mon sang, avec votre lame. »

Il retourna au château avec son couteau. Sabran le regarda disparaître, consciente d'avoir remporté la victoire.

Au premier jour d'été, l'Issýn, la plus grande des liseuses de neige du Hróth, émergea de sa caverne pour partager une vision. Elle avait rêvé d'une cotte de mailles recouvrant le monde et d'une épée d'argent poli, transmise d'un chevalier inyssien mort depuis longtemps au nouveau roi du Hróth.

Dans la jeune capitale d'Eldyng, le roi Bardholt déclara que le Hróth, à l'instar de Cléolind du Lasia, renoncerait aux anciennes voies pour embrasser la lumière éternelle d'Ascalun, l'Épée Véritable.

En Inys, Sabran Berethnet reçut une lettre, maculée du sang d'un roi et ne portant qu'un seul mot : *Oui*.

Dans les semaines qui suivirent leurs fiançailles, Heryon Vattenvarg fit sa propre annonce, jurant fidélité au roi du Hróth, qui le nomma en retour Intendant de Mentendon. Heryon se convertit à son tour. Ses sujets également. En moins d'un an, le roi du Hróth avait épousé la princesse d'Inys ; tous les royaumes voués au Saint ne furent plus que festivités et chansons.

L'Inys, le Hróth, l'Yscalin et Mentendon constituaient l'invincible Cotte de mailles de la Vertu.

La reine Marian abdiqua peu après. Largement rassasiée de la cour, elle se retira sur la côte avec son compagnon. Le jour où Sabran VI fut couronnée devant ses sujets, son roi nordien se tenait à son côté, le visage fendu d'un large sourire.

L'héritière fut longue à venir. Bardholt passait l'essentiel de ses étés en Inys pour échapper au soleil de minuit, tandis que Sabran traversait la mer au printemps, mais le devoir s'immisçait toujours entre eux. Leurs territoires demeuraient trop fragiles pour être abandonnés durant les mois les plus sombres et rigoureux.

Depuis son île, Sabran gouvernait seule. Elle avait encore tout le temps de donner la vie, et voulait profiter le plus possible de sa cour et de son époux, dont la passion à son égard ne se tarissait pas.

Une année, quelques mois après que Bardholt eut quitté l'Inys, Liuma afa Dáura se rendit compte qu'elle ne pouvait plus lacer le corsage de la reine.

L'année suivante, alors que fleurissait l'aspérule, Sabran donna vie à une fille, dont les hurlements furent assez puissants pour faire tomber la Grande Table. Les domestiques ouvrirent les volets pour la première fois depuis un mois. Tandis que Florell épongeait la sueur sur son front et que Liuma nourrissait l'enfant, Sabran eut l'impression de pouvoir respirer correctement pour la première fois de son existence. Sa mission était accomplie.

Elle avait renouvelé le monde.

En apprenant la nouvelle, le roi Bardholt quitta aussitôt Eldyng déguisé en marin et embarqua sur un vaisseau avec une escorte restreinte. Cinq jours plus tard, il atteignit le château d'Ascalun, plus terrifié que jamais il ne l'avait été durant la guerre. Cette sensation s'estompa quand il trouva Sabran, bien vivante, en train de l'attendre. Il la prit dans ses bras et remercia le Saint.

« Où est-elle ? » s'enquit-il d'une voix rauque.

Sabran sourit de le découvrir si impatient et lui planta un baiser sur la joue. Liuma amena l'enfant.

« Glorian, déclara Sabran. Elle s'appelle Glorian. »

Bardholt contempla le bébé avec émerveillement, cependant que son épouse se faisait vêtir pour la journée. Lorsqu'elle émergea sur le balcon royal du château d'Ascalun, son roi auprès d'elle et la princesse aux cheveux bruns dans les bras, cent mille personnes rugirent pour lui souhaiter la bienvenue.

Glorian.

ESBAR

Une princesse née dans l'Ouest. Une autre perdue à l'Est. Au Sud, une troisième fille avait vu le jour, entre les deux premières.

Celle-ci n'était pas destinée à porter une couronne. Sa venue au monde ne visait pas à resserrer les plaies d'un reinaume ni à la doter d'un droit sur un trône. Cette naissance eut lieu dans les profondeurs du bassin lasian, loin des yeux du monde – car cette fille, ainsi que son lieu de naissance, constituait un grand secret.

Ses nombreuses sœurs patientèrent durant son émergence, certaines lançant des encouragements dans cette salle illuminée par leurs flammes. Parmi elles, Esbar du Apaya uq-Nāra haletait, en proie aux dernières souffrances de la délivrance.

La veille, elle avait senti les premiers tiraillements pendant qu'elle se baignait dans la rivière, à deux semaines du terme. À présent, le soleil était presque levé, et elle était accroupie sur les briques de naissance, en souhaitant mille morts à Imsurin pour lui avoir infligé cela, même si c'était elle qui l'avait invité à partager sa couche.

« Tu y es presque, Esbar, la rassura Denag depuis le sol. Allez, ma sœur – un dernier effort. »

Esbar agrippa les deux femmes qui la flanquaient. À sa droite, sa mère biologique priait à haute voix, le timbre calme et apaisant. De l'autre côté, Tunuva Melim gardait les deux bras passés autour de ses épaules.

« Courage, mon amour, lui chuchota-t-elle. On est avec toi. »

Esbar lui déposa un baiser tremblant sur la tempe. Elle avait prononcé ces mêmes mots un an plus tôt, quand Tunuva était à sa place.

Lorsque leurs regards se croisèrent, Tunuva lui sourit, les lèvres tremblotantes. Esbar voulut l'imiter – mais une contraction fulgurante l'en empêcha. *Faites que ça vienne maintenant*, pensa-t-elle dans un brouillard de douleur. *Qu'on en finisse*. Rassemblant ce qui lui restait de courage, elle riva les yeux sur la statue de Gedali, s' enjoignant de se montrer aussi forte que la divinité.

Elle pesa sur les briques, comme dans l'intention de chevaucher le monde. Sa gorge était tout écorchée à force de hurlements. Ses entrailles bouillonnaient. Dans une glissade précipitée, l'enfant se libéra enfin, plongeant droit dans les bras de Denag, et Esbar devint toute molle, semblant avoir expulsé son squelette en même temps.

Denag retourna le bébé, nettoya son nez minuscule. Il y eut un silence – une respiration retenue collectivement, une prière muette – avant qu'un léger vagissement ébranle la pièce.

« La Mère est avec nous, déclara la Prieure sous les acclamations. Esbar lui a offert une guerrière ! »

Apaya relâcha le souffle qu'elle avait l'impression de retenir depuis des heures.

« Beau travail, Esbar. »

Celle-ci partit d'un petit rire soulagé. Tunuva l'étreignit pour l'empêcher de dégringoler des briques. « Tu as réussi, lui lança-t-elle en riant. Ez, tu as réussi. Gloire à la Mère. »

Fébrile, Esbar plaqua le front contre celui de Tunuva. De la sueur ruisselait sur leurs deux visages.

Quelques murmures éclatèrent ça et là. Esbar s'allongea sur une couche, et Denag plaça la nouveau-née sur sa poitrine – enduite de cire de naissance, douce comme un pétalement. Elle remua, entrouvrit ses yeux chassieux.

« Coucou, ma puissante, dit Esbar en lui caressant le front. Tu étais pressée de découvrir le monde, n'est-ce pas ? »

Les tranchées utérines surviendraient bientôt. Pour l'heure, il n'y avait que prières, sourires et bons vœux, et plus d'amour que son cœur n'en pouvait contenir. Esbar porta l'enfant contre sa poitrine. Tout ce qu'elle souhaitait désormais, c'était ne plus bouger et savourer le bonheur de ne plus abriter qu'une seule vie.

Apaya apporta une cuvette d'eau bouillie et un cataplasme froid. « Veille bien sur Tunuva, lui glissa doucement Esbar, tandis que leurs sœurs s'affairaient alentour. Promets-le-moi, Apaya.

— Le temps qu'il faudra. » Apaya dégaina un couteau. « Repose-toi, à présent. Recouvre des forces. »

Esbar obéit volontiers. Sa mère biologique coupa le cordon ombilical, et l'enfant quitta enfin la matrice pour rejoindre le monde.

Une fois le placenta expulsé, Apaya emmena la jeune maman dans son solarium, le bébé toujours contre son sein. Elles restèrent ainsi jusqu'à l'arrivée d'Imsurin.

« Je t'avais dit qu'on irait bien ensemble, lui rappela Esbar. Prêt à perdre le sommeil quelque temps ?

— Plus que prêt. » Il se pencha pour lui déposer un baiser chaste sur le front. « Tu as honoré la Mère pour nous deux, Esbar. Je ne te remercierai jamais assez de lui avoir offert ce présent.

— Je trouverai un moyen de te faire payer cette dette. En attendant, contente-toi de t'occuper d'elle pendant que je dors. »

Et elle dormit effectivement. Dès qu'Imsurin eut pris dans ses bras leur fille biologique, Esbar sombra dans une torpeur délicieuse, et Apaya resta prendre soin d'elle.

Il était presque midi quand la Prieure se présenta, accompagnée de Tunuva et Denag. Quand elles entrèrent, Esbar

s'éveilla dans la chaleur d'un rayon de soleil. Apaya l'aida à s'asseoir avec l'enfant.

« Fille bien-aimée, déclara la Prieure en touchant le haut de la tête d'Esbar. Aujourd'hui, tu as fait une offrande à la Mère. Tu lui as donné une guerrière, pour nous protéger du Sans-Nom. En tant que descendante de Siyāti du Verda uq-Nāra, tu peux la baptiser de deux noms, selon la tradition de l'Ersyr du Nord – un pour elle, l'autre pour la guider. »

Le bébé frotta le nez contre son sein, cherchant le lait. Esbar lui embrassa le crâne.

« Prieure, répondit-elle, je vais la nommer Siyu du Tunuva uq-Nāra, et la confier, aujourd'hui et à jamais, à la Mère. »

Tunuva se figea alors. La Prieure hocha la tête avec gravité.

« Siyu du Tunuva uq-Nāra, déclara-t-elle en lui oignant la tête de la sève de l'arbre. Le Prieuré te souhaite la bienvenue, petite sœur. »

I

L'ANNÉE DU CRÉPUSCULE

509 EA

Ce monde existe tel un lustre
de rosée sur des fleurs.

— Izumi Shikibu



1

Est

Premièrement, le réveil dans l'obscurité. Il lui avait fallu des années pour devenir son propre coq, mais, à présent, elle était l'instrument des dieux. Plus qu'un changement de lumière, c'était leur volonté qui l'éveillait.

Deuxièmement, l'immersion dans le bain de glace. Revigorée, elle retourna dans sa chambre et revêtit ses six couches d'habits, toutes résistantes au froid. Elle attacha ses cheveux en arrière, enduisant chaque mèche de cire pour que le vent ne les lui souffle pas dans les yeux – cela pouvait s'avérer fatal, en montagne.

Elle avait attrapé froid dans le bassin, la première fois – elle était restée à grelotter dans sa chambre pendant des heures, le nez dégoulinant et les joues rouges. Elle n'était alors qu'une enfant, trop fragile pour les épreuves du culte.

À présent, Dumai pouvait les supporter, ainsi qu'elle supportait l'altitude du temple. Elle n'avait jamais été sujette au mal des montagnes, car elle était née dans ces couloirs élevés ; rares étaient les oiseaux à éclore à de pareilles hauteurs. Kanifa avait un jour plaisanté en disant que, si elle devait descendre en ville, elle tournerait de l'œil, étourdie par les difficultés respiratoires, comme les ascensionnistes quand ils s'aventuraient si haut.

Le mal de terre, avait abondé sa mère. *Mieux vaut rester ici, mon cerf-volant, là où tu appartiens.*

Troisièmement, coucher sur le papier les rêves dont elle se souvenait. Quatrièmement, un repas pour lui donner de la force. Cinquièmement, enfiler ses bottes sous le porche, puis descendre dans la cour encore nimbée de nuit, où sa mère attendait de prendre la tête du cortège.

Ensuite, l'allumage du bois de grève, l'écorce tendre des rondins abandonnés au reflux de la marée. Le feu produisait une fumée blanche comme un nuage et une odeur pareille à celle qui succède à l'orage.

Dans la pénombre, parfaitement éveillée, le pont qui franchissait le vide entre le sommet du milieu et le troisième. Puis la longue ascension des pentes, en chantant dans l'ancienne langue.

La marche en avant, jusqu'à la châsse érigée au sommet ; puis, au premier éclat de l'aube, le rituel en lui-même. Faire tinter le carillon devant Kwiriki, en dansant autour de sa statue de fer – implorant les dieux de revenir, ainsi que Fille-de-Neige l'avait fait jadis. Le sel, le chant et la prière. Les voix unies, la mélodie de bienvenue tapissant leur gorge et leur langue d'un dictame doré.

Voilà comment commençait sa journée.

La neige éblouissait sous le ciel dégagé. Pour se préserver de la luminosité, Dumai d'Ipyeda plissa les yeux en descendant vers la source chaude, tout en buvant une longue rasade à sa flasque. Les autres chante-dieux suivaient loin derrière.

Elle se rinça avant de se glisser dans le bassin fumant. Les paupières closes, elle s'immergea jusqu'à la gorge, savourant la chaleur et le calme.

Même pour elle, l'ascension était difficile. La plupart des visiteurs échouaient à atteindre le sommet du mont Ipyeda, et ils payaient pour le simple privilège d'essayer. Parfois,

ils perdaient la tête ou la vue et devaient reconnaître leur défaite ; d'autres fois, leur cœur lâchait. Rares étaient ceux capables de respirer très longtemps un air aussi pauvre en oxygène.

Dumai le pouvait. Elle ne respirait que cela depuis le soir de sa naissance.

« Mai. »

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Son plus proche ami était apparu, apportant ses vêtements depuis le refuge. « Kan », répondit-elle. Il n'avait pas grimpé ce jour-là. « Tu viens te joindre à moi ?

— Non. Un message est arrivé du village, expliqua Kanifa. Nous recevrons des visiteurs à la nuit tombée. »

Une bien étrange nouvelle. Les grimpeurs pouvaient encore tenter leur chance en début d'automne, mais si tard dans la saison, quand une épaisse couche de neige recouvrerait le col le plus bas et que les bourrasques pouvaient se révéler meurtrières, le Haut Temple de Kwiriki ne s'attendait plus à accueillir du monde. « Combien de personnes ?

— Une grimpeuse et quatre serviteurs. » Kanifa déposa les habits près du bassin. « Elle est du clan Kuposa. »

Il existait un nom pour dissiper toute fatigue – celui du clan le plus influent de toute la Seiiki. Dumai se leva aussitôt.

« Rappelle-toi : pas de traitement de faveur, déclara-t-elle en se séchant avec une longueur de tissu. Sur cette montagne, les Kuposa sont au même niveau que les autres.

— Une pensée pleine de sens dans un autre monde, répondit-il avec douceur. Ils détiennent le pouvoir de fermer les temples.

— Et pourquoi le feraient-ils ?

— Mieux vaut éviter de leur fournir une raison.

— Tu te mets à redouter la cour autant que ma mère. »

Dumai ramassa la première de ses couches de vêtements. « Très bien. Allons nous préparer. »

Kanifa attendit qu'elle s'habille. Elle noua ses carrés de fourrure autour de ses manches et de ses jambes de pantalon, enfila son lourd manteau noir, serra bien son capuchon



14075

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVPRINT SLK
le 10 mars 2024*

Dépôt légal : avril 2024
EAN 9782290397336
L21EPGN000817-616842

Éditions J'ai lu
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion